

Au sud de Dieu

Normand Canac-Marquis

Numéro 61, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Canac-Marquis, N. (1991). Au sud de Dieu. *Jeu*, (61), 10–11.

humour dévastateur traverse, telle une épée lumineuse, les ténèbres qui envahissent les rêves des personnages, humour qui se manifeste par des dialogues percutants, tranchants, parfois triviaux mais toujours justes, naviguant aussi bien entre l'hyperréalisme et le réalisme, dans le but avoué de conjurer «la peur de vivre. Pis la peur de mourir» (p. 82).

Urantia, dérivé d'Utopia sans nul doute mais aussi d'Uranus, «personnification du Ciel dans la mythologie grecque, engendré par Gaïa (la Terre)», constitue une tentative, toute tortueuse, illogique et manichéenne⁴ qu'elle puisse paraître, pour réconcilier le Ciel et la Terre, pour fusionner le masculin et le féminin (incarnés par les figures gémellaires de Charles et de Myriam), pour dompter le monstre qui, tel Hulk, sommeille en chacun de nous.

Pierre Lavoie

au sud de dieu

Comment conciliez-vous les deux phrases suivantes : celle de Thomas (p. 27) : «Ce qui importe chez lui, ce n'est pas tant le sujet observé que la conscience de celui qui observe», et la vôtre (p. 100) : «Je n'ai eu aucune volonté précise durant toute la période d'écriture si ce n'est de terminer cette pièce. La vérité c'est que j'écrivais par impulsion, par besoin»?

Vous avez raison, j'ai des problèmes avec la réalité. Mais j'y vois, j'essaie d'améliorer quotidiennement celui qui observe, en moi. Surtout dans le lave-auto automatique, j'arrive à ne plus y penser et à ne pas mourir de rire tellement c'est fou.

Mais je pouffe quand même, à chaque fois, pour ne pas faire comme si ça n'existait pas. Il y a beaucoup à observer au sud de Dieu.

En enfer surtout. Ici, parfois.

Avec sa conscience dans un lave-auto automatique. Ou poussant son petit carrosse dans un marché, ou ailleurs, surtout loin des musées.

Une pièce n'est pas quelque chose qui s'extirpe d'une volonté précise.

C'est.

Ça vient de l'état de l'observateur et du rapport qu'il entretient avec la capacité de percevoir qu'il a pu préserver.

Un auteur, c'est des yeux magnétiques. Tellement que ça me bouleverse les pôles quand j'en rencontre un. En général, je regarde ses mains et je m'attarde à la lecture des rides qui en disent beaucoup sur tout et rien.

Ah les mains de René-D.! Ou celles de Michel M. Et celle de Marie L.?

Des cartes, des itinéraires, des signes.

(On ne devrait photographier que les mains des auteurs, côté paume, et les identifier tous par leurs empreintes digitales. Ce serait plus difficile mais comme tout ce qui est exact, plus juste et plus dangereux.)

4. Contrairement à la première impression que nous laisse la lecture ou l'écoute de cette pièce, il ne s'agit pas essentiellement d'un conflit entre l'art et l'argent. Les «méchants», Jeanne et Michel, n'ont pas toujours tort, même s'ils n'ont pas souvent le beau rôle... Jeanne, elle aussi, est habitée par la peur, par une douleur immense, comme le souligne Myriam (p. 112).



Normand Canac-Marquis :
«J'ai des problèmes
avec la réalité.»
Photo : Simon Roy.

Ça m'agace profondément des auteurs volontaires qui répondent par : «J'ai voulu écrire une pièce sur...» D'abord parce qu'on n'écrit pas «sur» mais forcément AVEC, comme si on avait les fibres de la curiosité bourrées de drogue. Et accroc, avec ça, parce qu'on ne sait pas de quoi il s'agit au juste. Excitant, bouleversant.

On écrit AVEC parce qu'autrement qu'habité, ça ne vaut pas grand-chose. Il n'a rien à dire l'auteur, c'est ce qu'il écrit qui cause. Un auteur n'est pas le théoricien de son lui-même parce que ce qu'il écrit n'est pas lui-même. Pas plus qu'un Espagnol est l'Espagne ou un autochtone, un continent.

De toute façon, il a à faire... il apprend à mourir, c'est-à-dire qu'il apprend à aimer. Vraiment.

Ça le concerne et personne d'autre.

Mais j'irai toujours prendre un café, n'importe quand avec un(e) auteur(e), de préférence le matin, très tôt, à cause de l'indécence lumineuse des yeux. On discuterait de tout et de rien, des autres et de nous, de ce que nous écrivons ou

de ce que nous aimerions écrire, mais toute cette conversation n'aurait d'utilité que l'humanité qui s'en dégagerait. Je lui parlerais du plaisir que j'ai eu à lire ce passage de sa dernière pièce ou de son dernier roman, et je l'en remercierais en le jalosant bien ouvertement du gros battement de cœur, région de l'aorte, que ça a dû faire au moment de la ponte. Et on se le boirait le petit café plein de mauvaises choses pour la santé, comme je les aime et qui donne l'illusion d'être à trois doigts de tous ses états.

Comme on tient sa plume. Avec trois doigts, comme la Trinité!

Les auteurs involontaires, aussi, sont partout.

Et dans l'erreur, je sais.

Le sentiment d'usurpation est essentiel au plaisir d'écrire, même si ça fait une boule insupportable. Hein, Lise V.? Quand je t'entendais marcher de long en large, à l'aube, tous tes fantômes à tes trousses?

Un café? Apporte quelques lignes neuves que tu me liras, en cachette.

Comme une passe délicate et gratuite.

Je ne sais pas ce que j'écris au moment où je l'écris.

Je n'écris pas souvent, mais beaucoup.

C'est à cause du silence. Indispensable. Effronté.

Pourquoi Philippe Minyana termine sa pièce *Inventaires* par la phrase suivante : «Dieu se met-il en colère tous les jours?»

Réponse : Parce que ça été la dernière de son texte. Après, plus rien.

Sauf Dieu, tout seul dans la salle, qui fixe le lumignon EXIT.

Il lit le mot CONSCIENCE. Mais ça ne paraît pas.

normand canac-marquis